

# La SEXUALITE dans l'œuvre freudienne

Séance du 11 décembre 2021.

**Auteur : Sébastien MULLER,**  
Psychologue / psychothérapeute, co-enseignant du séminaire.  
Responsable des enseignements en psychologie à l'IRTS de Lorraine.



## Introduction

Quel drôle d'oiseau cette sphinge qui se jeta dans le vide après qu'Œdipe ait résolu son énigme ! Buste et tête de femme, corps de lion, ailes d'aigle et parfois queue de serpent, figure de la mangeuse d'hommes à la sexualité violente, cette sphinge sera, pour Freud, un appui mythique aux questions posées par les théories sexuelles infantiles. Son énigme posée à Œdipe est interprétée comme une évocation de la question « D'où viennent les enfants ? sous un aspect déformé que l'on peut aisément rectifier »<sup>1</sup>.

Quel drôle d'oiseau ce vautour du souvenir d'enfant de Léonard de Vinci, qui relate en 1505 : qu'étant encore au berceau, un vautour lui avait ouvert la bouche de sa queue et, à plusieurs reprises, avait « heurté ses lèvres de cette même queue. »<sup>2</sup> Interprétée par Freud comme le fantasme d'un acte sexuel à caractère passif, cette fantaisie sera l'un des éléments lui permettant d'affirmer que « *le grand Léonard, qui était sexuellement inactif ou homosexuel, était également un tel homme, qui a tôt converti sa sexualité en pulsion de savoir*<sup>3</sup> ».

Drôles d'oiseaux, encore, dans ce rêve d'angoisse de Freud alors âgé de 8 ans, ces personnages à la tête d'épervier qui, dans la scène onirique, portaient sa mère chérie, morte, jusqu'à sa chambre<sup>4</sup>. Glissant du mot « Vogel », signifiant « oiseau » au mot « Vögel » voulant dire « coïter », en argot, Freud découvrira finalement derrière l'angoisse, le désir incestueux pour sa mère<sup>5</sup>.

Quel drôle d'oiseau, toujours, ce « petit garçon-coq », passionné par les combats de poules après que l'une d'entre elles l'ait mordu au pénis lorsqu'il avait deux ans et demi<sup>6</sup> ! Reprenant ce cas dans Totem et Tabou, Freud, y repèrera le père à la place

1 (Freud S, Trois essais sur la théorie sexuelle, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2004, p 124)

2 Freud, 1910, p. 109.)

3 (Freud-Jung, Correspondance, Gallimard, Paris, 1975, p. 336).

4 Sigmund Freud : Die Traumdeutung, 1900, L'interprétation des rêves, PUF, 2003, p. 495..

5 Il dira : « Mon angoisse, effet du refoulement, peut se ramener à un désir obscur, manifestement sexuel, qu'exprime bien le contenu visuel du rêve » (ibid, p 496).

6 Ferenczi, qui, le premier communiqua sur ce cas, nota que son intérêt pour tout ce qui se passait dans la basse-cour « satisfaisait sa curiosité sexuelle qui, à proprement parler, était tournée vers ce qui se passait dans la famille humaine ». S. Freud, Totem et tabou, Gallimard, 1993, p 101.

de l'animal totémique et démontrera « le fait que le système totémique est né des conditions de l'Oedipe-complexe <sup>7</sup> ».

Enfin, dans un article de 1909, Freud se questionne « *Mais pourquoi tant d'hommes rêvent-ils qu'ils volent ? La psychanalyse répond à cette question, en nous montrant que « voler » ou « être un oiseau » n'est que le déguisement d'un autre désir ; entre le vol et cet autre désir existe d'ailleurs plus d'un rapport pragmatique et linguistique permettant de passer de l'un à l'autre. La fable de la cigogne, du grand oiseau qui apporte les enfants, que l'on conte à ceux-ci quand leur curiosité s'éveille, les phallus ailés des anciens, l'expression « vögeln » dont on désigne en allemand populaire l'activité sexuelle de l'homme, le nom d'uccello (oiseau) donné par les Italiens au membre viril ; autant de fragments d'un grand ensemble nous enseignant que le désir de voler ne signifie rien autre, dans nos rêves, que le désir ardent d'être apte aux actes sexuels<sup>8</sup> ».*

## **I. Contexte et Influences**

Bien sûr, on pourrait s'amuser, encore, du fait qu'en France également, le pénis du petit garçon est souvent qualifié de « petit oiseau », ou de « spätz, comme on le nomme aussi parfois en Lorraine. Ou, bien sûr, que le zizi est aussi une espèce de passereau. Mais vous aurez compris qu'il ne s'agit pas ici de dresser un bestiaire ornithologique freudien et encore moins d'en dégager une loi, à la façon d'une symbolique générale des rêves. Les drôles d'oiseaux abordés succinctement dans cette introduction sont d'abord le prétexte pour survoler l'immensité de l'œuvre freudienne et en ramener quelques bribes et indices.

Mais aussi, d'abord et surtout, ce rapide survol a pour but de relever une dynamique du cheminement psychanalytique, un mouvement, qui, on vient de le voir, va de l'archaïque à la culture, de l'universel au singulier, et où les frontières qui, habituellement, définissent la raison humaine sont bousculées, renégociées, voire dénoncées. Au travers les mythes, les fantasmes, les rêves et les symptômes, drôles d'oiseaux, s'il en est, sur lesquels s'appuient la psychanalyse, Freud cherche à faire entendre les logiques tout à la fois immuables et toujours jaillissantes de la psyché humaine. Et si, on le sait, l'inconscient, renvoyant l'homme à être là où il ne pense pas, est le paradigme fondamental de la science analytique, la question de la sexualité en est l'une des composantes essentielles. L'inconscient freudien se justifie en effet de l'abord de la sexualité humaine.

Rappelons-nous, tout d'abord, que c'est bien le fait d'être embarrassé et fasciné par la question hystérique qui marqua Freud et les débuts de l'aventure psychanalytique. Et, là encore, c'est l'hystérique qui indiquera à Freud la voie de l'importance de la sexualité dans l'élaboration de la symptomatologie névrotique.

Pourtant, à ce moment-là, il ne s'agit encore aucunement d'une véritable découverte : on savait bien, depuis l'Antiquité, sans parvenir, pour autant en s'en saisir, que ce que

---

<sup>7</sup> « Dans l'Œdipe-complexe et dans le « complexe » de la castration, conclura-t-il, le père joue le même rôle, celui de l'adversaire redouté des intérêts sexuels infantiles. La castration ou l'arrachement des yeux, tels sont les châtiments dont il le menace ». (S. Freud, Totem et tabou, Gallimard, 1993, p 101.)

<sup>8</sup> S. Freud, Souvenir d'enfance de Léonard de Vinci, Gallimard, 1987, p 50

présentait l'hystérique, devait bien avoir à faire avec quelques inclinaisons sexuelles. Avant la ceinture ovarienne de Charcot, ne recommandait-on pas, pour éteindre les symptômes de la femme hystérique, de la contenter sexuellement, voire, mieux encore, de lui faire un enfant ?

Alors, comment situer la spécificité freudienne de la conception de la sexualité, qui, on le sait, marquera de son empreinte la compréhension de la nature humaine ?

Avant de revenir plus directement sur le parcours freudien, il convient de s'intéresser tout d'abord à la trajectoire de pensée et au contexte général qui ont orienté Freud dans la formulation de ses hypothèses.

On se souviendra tout d'abord que, dans son premier tome sur l'histoire de la sexualité, Foucault tâchera de déterminer la préhistoire de la conceptualisation freudienne, en la situant dans la pointe d'un discours qui commence avec le christianisme et qui s'inscrirait dans l'opération attribuée à Saint Augustin, d'une libidinalisation de la sexualité. Là où « l'acte sexuel antique » était, selon Foucault, « comme un bloc paroxystique, une unité convulsionnelle où l'individu s'abîmait dans le plaisir du rapport à l'autre au point de mimer la mort », le christianisme, lui, « aurait dissocié ce bloc par des règles de vie, des arts de se conduire et de conduire les autres<sup>9</sup> ». Là où la conception antique mettait en avant une économie générale des plaisirs et des forces, le christianisme aurait ainsi introduit une doctrine générale du désir, de la chute et de la faute. Le sujet devient alors sujet de désir, dont la vérité ne peut être découverte que par lui-même et dont les actions se définissent et se répartissent en bonnes ou mauvaises selon les rapports qu'il a avec lui-même.

Concernant maintenant plus précisément la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, il apparaît indéniablement que le contexte moral, en pleine mutation, oscillait entre, d'un côté, les contraintes sociales et religieuses fortes concernant la vie amoureuse et sexuelle et, de l'autre, comme en témoigne la littérature, de Balzac en passant par Baudelaire, la réalité des pratiques privées décomplexées et la culture des bordels.

Médecine et religion, se justifiant d'un hygiénisme froid, dénoncent alors les vices et les conduites déviantes : la femme hystérique, l'homosexualité, la sexualité juvénile, la masturbation et toutes autres dites-aberrations de la sexualité.

Pour autant, deux faits dominent la scène intellectuelle européenne à ce moment-là et en renouvellent profondément le sens.

En premier lieu, Il s'agit, d'abord, de l'influence de la philosophie de Schopenhauer dans l'empire austro-hongrois, et son « monde comme volonté et comme représentation ». On sait, bien évidemment, qu'à plusieurs reprises, dans son œuvre, Freud concèdera la proximité des thèses schopenhaueriennes, voire leur antériorité, avec ses propres développements de l'inconscient et de la sexualité. Ainsi, en 1917 : « *Très rares sont sans doute les hommes qui ont aperçu clairement les conséquences considérables du pas que constituerait, pour la science et la vie, l'hypothèse de processus psychiques inconscients. Mais hâtons-nous d'ajouter que ce n'est pas la psychanalyse qui a été la première à faire ce pas. On peut citer comme précurseurs*

---

<sup>9</sup> Michel Foucault, *Les Aveux de la chair*, Gallimard, « Bibliothèque des histoires », 2018, p. 372-373.

*des philosophes de renom, au premier chef le grand penseur Schopenhauer, dont la « volonté » inconsciente peut être considérée comme l'équivalent des pulsions psychiques de la psychanalyse. C'est le même penseur du reste, qui, en des termes d'une vigueur inoubliable, a rappelé aux hommes l'importance encore sous-estimée de leurs aspirations sexuelles<sup>10</sup> ». Les notions de refoulement, la thèse du primat de l'affectivité et de l'importance prépondérante de la sexualité<sup>11</sup>, et même de pulsion de mort, trouveront, en effet, de larges concordances avec les développements du philosophe de francfort. « Il est une chose que nous ne pouvons nous dissimuler : c'est que, sans nous en apercevoir, nous avons pénétré dans les havres de la philosophie de Schopenhauer, pour laquelle la mort serait le « résultat proprement dit » et le but de la vie, tandis que l'instinct sexuel représenterait l'incarnation de la volonté de vivre. »<sup>12</sup>.*

Le second fait qui influencera considérablement cette fin de 19<sup>ème</sup> siècle est l'engouement pour la naturalisation de la Vie humaine par la science. C'est notamment vers 1890 qu'émerge une nouvelle discipline, la sexologie, « *combinaison improbable de biologique contaminée de spéculations darwiniennes, d'endocrinologie, de médecine légale appliquée aux pervers (...)* Dans cette marmite bouillonne ce qui va devenir notre sexologie, science soucieuse de placer le sexe sur un plan exclusivement objectif<sup>13</sup> ». Sans doute cette nouvelle discipline portait alors en elle la volonté que la science et l'évolutionnisme sortent la sexualité des préjugés moraux et des conventions sociales.

Plusieurs noms seront particulièrement associés à cet enthousiasme autour de la question de cette sexualité objectivée. Le premier, Richard Von Krafft-Ebing (1840-1902) publia au cours de l'année 1886, « *Psychopathia Sexualis* », vaste traité sur les perversions sexuelles, où il affirmera que « *la vie sexuelle est le facteur le plus puissant de l'existence individuelle et sociale* »

L'ouvrage, qui s'est donné pour objectif de comprendre la sexualité et d'en connaître les lois naturelles, aura une influence considérable sur la fin de ce 19<sup>ème</sup> siècle. Sans cesse remanié, il se présente comme un vaste catalogue des perversions et introduira pour la première fois des notions qui assureront la postérité de son auteur, comme les notions de sadisme ou de masochisme.

Ses considérations sur la sexualité viennent en défense et en illustration des théories de la dégénérescence, auxquelles il se réfère explicitement<sup>14</sup>.

---

<sup>10</sup> *Une difficulté de la psychanalyse*, Freud 1917, 187

<sup>11</sup> *Freud présenté par lui-même*, Freud, Folio Essais, Gallimard, 1987, p 100)

<sup>12</sup> *Au-delà du principe de plaisir*, Freud, 1920, 107-108). Soulignons, pourtant, que Freud, bien que pointant dès 1905 les proximités de ses arguments avec ceux du philosophe, n'en reconnaîtra pas directement l'influence : « Les larges concordances de la psychanalyse avec la philosophie de Schopenhauer ne peuvent se déduire de ma familiarité avec sa doctrine. J'ai lu Schopenhauer très tard dans ma vie. » (*Freud présenté par lui-même*, Freud 1925, p 100) nous dira-t-il. Pour Freud, en effet, ces larges concordances ne seraient que des points de contact entre des intuitions philosophiques et un travail scientifique.

<sup>13</sup> P-H Castel, Freud, le moi contre sa sexualité, PUF, 2002, p 13)

<sup>14</sup> La dégénérescence, rappelons-le, vise à justifier comment une famille saine peut se transformer maladivement de génération en génération. Les causes sont nombreuses : l'alcoolisme, un environnement délétère, une nutrition insuffisante, l'épuisement vénérien. Les individus atteints, en se reproduisant, transmettent leurs tares de manière aggravée.

« Chez les hommes civilisés de notre époque, dira-t-il, les fonctions sexuelles se manifestent très souvent d'une manière anormale. Cela s'explique en partie par les nombreux abus génitaux- il s'agit de l'onanisme- en partie aussi par le fait que les anomalies fonctionnelles sont souvent le signe d'une disposition morbide du système nerveux central, disposition résultant dans la plupart des cas de l'hérédité, symptômes fonctionnels de dégénérescence »<sup>15</sup>

Pour Krafft-Ebbing, le but de la sexualité se définit d'abord par la procréation. A ce titre, la perversion sexuelle doit être définie comme une anomalie, un déficit, une erreur, de la pulsion de reproduction. Doit être considérée comme perverse, c'est la définition qu'il en donne, « toute manifestation de l'instinct sexuel qui ne répond pas au but de la nature, c'est-à-dire à la perpétuité de la race, si cette manifestation s'est produite malgré l'occasion propice pour satisfaire d'une manière naturelle le besoin sexuel »<sup>16</sup>.

Au sein de cette nouvelle discipline, la sexualité de l'enfant n'est que très rarement abordée pour elle-même, mais bien plus pour ce qu'elle révèle de la sexualité adulte. La tendance la plus progressiste est notamment incarnée par le médecin anglais Havelock Ellis et le psychiatre berlinois Albert Moll.

En 1897, dans ses *Études de psychologie sexuelle*, Ellis ouvrira en effet la voie, à une reconnaissance et une acceptation de la subjectivité sexuelle de l'enfant. Et Albert MOLL publiera en 1907 un ouvrage intitulé « la vie sexuelle de l'enfant », où il leur admettra un potentiel érotique. Moll y décrit une sexualité infantile autonome qui va au-delà des attentes sociales et reconnaitra la capacité des enfants à la fois d'éprouver des orgasmes physiques mais également des expériences émotionnelles. Toutefois, Albert Moll s'en tient à la génitalité, c'est à dire finalement à l'organe et donc à une pensée anatomique de la sexualité.

Il est intéressant de noter que si les relations entre Freud et Richard Von Krafft-Ebbing sont toujours restées cordiales (Krafft-Ebbing n'ayant jamais cessé d'adresser à Freud, dédicacées, les éditions successives de ses livres), les deux hommes n'ont pourtant jamais caché leurs différences théoriques : Krafft-Ebbing, à l'issue d'une conférence de Freud sur l'étiologie sexuelle de l'hystérie, aurait déclaré qu'il s'agissait d'un « conte de fées scientifique »<sup>17</sup>. De la même manière, si Freud apprécie les descriptions de Krafft-Ebbing, qu'il cite à de nombreuses reprises dans les trois essais sur la sexualité, il n'adhèrera en rien à ses interprétations. Les relations entre Moll et Freud furent, quant à elles, plus difficiles (Freud le qualifiant de « vilaine bête (...) douée de la constitution intellectuelle et morale d'un avocat marron »<sup>18</sup>). Néanmoins,

---

<sup>15</sup>. Richard von Krafft-Ebing, *Psychopathia Sexualis. Étude médico-légale à l'usage des médecins et des juristes*, Paris, Payot, coll. « Bibliothèque scientifique », 1958, p 49.

<sup>16</sup> Ibid, p 78.

<sup>17</sup> Le 2 mai 1896 : « Ma conférence a reçu de la part de ces ânes un accueil glacial et, venant de Krafft-Ebing, ce curieux jugement : cela ressemble à un conte scientifique. Et cela après leur avoir indiqué la solution d'un problème plurimillénaire, un caput Nili ! » (*Lettres à Wilhelm Fliess*. PUF, 2006, p. 236).

<sup>18</sup> Sur ces propos, cf. Lettre de Freud à Abraham, 23/5/1909 (absente de leur correspondance, citée par Gay (1988), vol. 1 : 318), et Lettre de Freud à Jung, 16/5/1909

Freud concèdera l'emprunt du terme de « libido » à Albert Moll, en tant qu'expression dynamique de la sexualité dans le contexte de la doctrine des pulsions<sup>19</sup>.

Citons, enfin, un dernier nom, celui de Baginsky, dont Freud fréquenta la polyclinique à Berlin en mars 1886. Baginsky est une figure importante de l'extension à l'enfance de la théorie du réflexe et de la lutte médicale contre la masturbation. Les stimuli les plus nuisibles étaient, selon lui, des « excès sexuels », susceptibles de causer d'importants dégâts « dans le système nerveux central<sup>20</sup> » comme d'être la source d'un vaste catalogue de maladies nerveuses et physiques. « *Chaque onaniste représente une menace pour ceux qui sont purs parce que son exemple est contagieux et que la masturbation, plus que d'autres maladies, a tendance à se répandre* », dira-t-il.<sup>21</sup>.

Ainsi, bien que s'ignorant l'une l'autre, notamment quant à la question du conflit entre la sexualité et les idéaux de la civilisation, les thèses schopenhaueriennes comme la rationalisation scientifique des comportements humains, constitués, on l'a vu, d'a-priori naturalistes, vont constituer le socle sur lequel une relation originale à soi-même comme au monde va pouvoir s'édifier. « *La psychanalyse qui se présente d'emblée comme une laïcisation scientifique du conflit entre le moi et la sexualité avait non seulement de solides raisons de naître à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, mais elle remplissait aussi de nombreuses conditions indispensables à sa réception* », nous dira Castel<sup>22</sup>.

---

## I. En attendant l'étincelle

### a. La sexualité comme besoin

Concernant plus directement Freud, on s'aperçoit que sa conception de la sexualité a connu plusieurs étapes successives avant de devenir l'un des axes majeurs de la psychanalyse.

« *Pour la théorie sexuelle, on collecte et on attend que le matériel amassé puisse être embrasé par une étincelle* <sup>23</sup>», écrira-t-il à Fliess en Janvier 1900.

Ce matériel amassé, Freud note, dans son autobiographie, qu'il était pourtant déjà présent très tôt dans sa carrière, sans qu'il ne sache encore s'en saisir : « *Lorsque j'écrivis en 1914 l'Histoire du mouvement psychanalytique, dira-t-il, surgit en moi le souvenir de quelques assertions de Breuer, Charcot et Chrobak, qui auraient pu m'amener précocement à cette conclusion. Simplement, je ne comprenais pas alors ce que ces autorités avaient en tête ; elles m'avaient dit plus qu'elles ne savaient elles-mêmes et qu'elles n'étaient prêtes à soutenir* <sup>24</sup>». Et ce « premier » matériel resta en sommeil jusqu'à ce que la clinique, et notamment la découverte de la catharsis, ne lui permette plus directement d'y prendre appui. « *Je ne savais pas non plus à l'époque,*

---

<sup>19</sup> « Psychanalyse et théorie de la libido », 1923, in : Résultats, idées, problèmes, II. Paris, PUF, 1985.

<sup>20</sup> Adolf Baginsky, Manuel de l'hygiène scolaire, Handbuch der Schulhygiene, Berlin, Denicke, 1877, p 451

<sup>21</sup> Adolf Baginsky, Manuel de l'hygiène scolaire, Handbuch der Schulhygiene, Berlin, Denicke, 1877, p 467.

<sup>22</sup> P-H Castel, Freud, le moi contre sa sexualité, PUF, 2002, p12

<sup>23</sup> Sigmund Freud, *Lettres à Wilhelm Fliess. 1887-1904*, édition complète, Paris, puf, 2006, p503

<sup>24</sup> Freud, Freud présenté par lui-même, Folio, 1987, p 41

*poursuit Freud, qu'en ramenant l'hystérie à la sexualité, j'étais remonté jusqu'aux temps les plus anciens de la médecine et que j'avais renoué avec Platon<sup>25</sup> ».*

Pour autant, la sexualité dont il est question à l'époque des travaux avec Breuer n'a encore rien de spécifique. Dans la théorie cathartique, les facteurs liés à la vie sexuelle ne sont pas encore appréciés différemment des autres motions affectives. « *Si l'on s'en était tenu aux études sur l'hystérie, on aurait eu du mal à deviner l'importance de la sexualité dans l'étiologie des névroses*<sup>26</sup> » dira Freud. Car, à cette époque, sous sommes en 1895, certains franchissements lui étaient encore préalablement nécessaires.

Cette première approche de la sexualité, comme en témoignent les textes que l'on pourrait qualifier de prépsychanalytiques, s'inspirera avant tout du schéma de l'arc réflexe<sup>27</sup>, sur le modèle du couple stimuli/réponse. A travers cette conceptualisation initiale, Freud inscrit ainsi, d'une première manière, le rôle des facteurs sexuels dans la symptomatologie et l'étiologie des névroses.

Dans un article de 1895,<sup>28</sup> Freud souligne, dans cette direction, la différence essentielle qui sépare la neurasthénie, conséquence directe, selon lui, chez l'homme<sup>29</sup>, de la masturbation ou des pollutions accumulées, des névroses d'angoisse, qui, elles, indiquent toujours une incapacité de supporter une accumulation d'excitation et où c'est le coitus interruptus et l'excitation frustrante qui en serait l'agent principal<sup>30</sup>.

Ainsi, dans la neurasthénie, on assiste à un appauvrissement en excitation par décharge excessive, alors qu'au contraire dans la névrose d'angoisse il y a accumulation d'excitation par rétention ou satisfaction incomplète.

*« Ce qui mène à la névrose d'angoisse, ce sont tous les facteurs qui empêchent l'élaboration psychique de l'excitation sexuelle somatique. L'excitation somatique s'accumule, et est dérivée vers d'autres voies où s'offre une meilleure possibilité de décharge que par la voie du psychisme. Finalement, la libido déclinera et l'excitation se manifestera de façon subcorticale, comme angoisse »<sup>31</sup>.*

---

<sup>25</sup> Ibid, p41

<sup>26</sup> Freud, présenté par lui-même, Folio, 1987, p 42

<sup>27</sup> Dans les premiers paragraphes de l'*Esquisse d'une psychologie scientifique* (1985), Freud fait constamment référence à l'arc réflexe lorsqu'il décrit le mouvement de décharge des quantités d'excitation auquel est soumis l'appareil neuronique. Le principe d'inertie, qui énonce que l'énergie tend à une décharge immédiate et complète, est construit sur le principe de l'arc réflexe

<sup>28</sup> « Du bien-fondé à séparer de la neurasthénie un complexe de symptômes déterminé, en tant que "névrose d'angoisse" », publié en 1895,

<sup>29</sup> Hystérie et névrose obsessionnelle forment le 1er groupe des grandes névroses, les psychonévroses de défense ; le second, celui des « névroses simples », qu'il appelle ailleurs « névroses communes », contient la « neurasthénie proprement dite » et la névrose d'angoisse<sup>29</sup>. Notons que, pour Freud, chez la femme, la neurasthénie serait secondaire : « *Bien plus souvent, la neurasthénie des femmes mariées dérive de celle de l'homme ou s'est produite en même temps. Elle est presque toujours mêlée à de l'hystérie et constitue alors la névrose complexe ordinaire des femmes.* », *ibid*, p 63.

<sup>30</sup> La névrose d'angoisse ne se produit, nous dit Freud, que chez les hommes demeurés puissants et les femmes qui ne sont pas anesthésiques et remarque que les périodes d'amélioration ou de bonne santé, coïncident avec les grossesses de la femme pendant lesquelles les raisons de prendre des précautions ont disparu.

<sup>31</sup> *Ibid*, p 32-33

« C'est seulement depuis cette expérience facile à faire et vérifiable à loisir, que j'ai eu le courage d'affirmer une position prioritaire de la sexualité dans l'étiologie des névroses », dira alors Freud<sup>32</sup>

Mais ce texte met en avant, encore, une autre distinction : celle qui distingue neurasthénie et névrose d'angoisse, avec les autres grandes névroses. Là où pour les premières, « *la source d'excitation, la cause déclenchante du trouble, se trouve dans le domaine somatique* »<sup>33</sup>, dans l'hystérie et la névrose obsessionnelle, c'est le domaine psychique qui est en jeu. Freud considère ainsi, dans ce texte, la névrose d'angoisse comme le pendant somatique de l'hystérie. Dans les deux cas, il y a accumulation d'excitation, « *insuffisance psychique, à la suite de quoi se produisent des processus somatiques anormaux* », c'est-à-dire une dérivation de l'excitation dans le somatique à la place d'une élaboration psychique ; « la seule différence, nous dira Freud, c'est que l'excitation, dont le déplacement est la manifestation de la névrose, est purement somatique dans la névrose d'angoisse, tandis que dans l'hystérie elle est psychique (provoquée par conflit)<sup>34</sup> ».

Cette considération des excitations somatiques, et de leurs élaborations psychiques Freud tâchera d'en faire état dans une tentative de formalisation nommée l'« Esquisse d'une psychologie scientifique », élaborée entre 1895 et 1896. Freud posera alors une première conceptualisation de l'appareil psychique, abordée selon une perspective neurobiologique et d'un point de vue économique. Déjà, en 1894, il avançait une conception du fonctionnement psychique sous cet angle : « *Il faut distinguer, dans les fonctions psychiques, quelque chose (quantum d'affect, somme d'excitations) qui a tous les caractères d'une quantité – bien que nous ne possédons aucun moyen de la mesurer –, quelque chose qui est capable d'augmentation, de diminution, de déplacement et de décharge, et qui s'étend sur les traces mnésiques des représentations un peu comme une charge électrique sur la surface des corps* »<sup>35</sup>

Dans l'esquisse, Freud relèvera que la sexualité est, comme la faim ou la respiration, un des grands besoins, sources d'excitations endogènes. Deux types de décharge sont alors possibles : une première, dite non-spécifique (cris, agitation, manifestations émotionnelles, etc.), qui ne permet pas la résolution de la tension interne créée par le besoin ; une autre, selon une action spécifique (manger quand on a faim, par exemple) qui permet une résolution durable de la tension. Il y a donc alors, à ce stade, pour Freud, une analogie directe entre l'acte sexuel de l'adulte et la satisfaction de la faim.

### **b. Sexualité et « après-coup »**

Mais cette période est aussi l'occasion pour Freud d'avancer encore de nouvelles élaborations quant à la question de la sexualité, telle que la pose l'hystérie. Critiquant la conception de Janet du clivage hystérique, qui ne serait lié qu'à une « faiblesse

---

<sup>32</sup>. S. Freud, « Mes avis sur le rôle de la sexualité dans l'étiologie des névroses » (1905), dans *Résultats, idées, problèmes*, Paris, puf, 1984, p 75.

<sup>33</sup> « Du bien-fondé à séparer de la neurasthénie un complexe de symptômes déterminé, en tant que "névrose d'angoisse" », *Névrose, psychose et perversion*, tr. fr. J. Laplanche, Paris, puf, 1973, p 37

<sup>34</sup> Ibid, p 38

<sup>35</sup> Sigmund Freud, *Les psychonévroses de défense, Névrose, psychose et perversion*, tr. fr. J. Laplanche, Paris, puf, 1973, p 14



innée de la capacité de synthèse psychique »<sup>36</sup>, il introduit la notion d' « après-coup », qu'il décrira, dans une lettre à Fliess, comme un mécanisme psychique établi par stratification, où « *les matériaux présents sous forme de traces mnésiques subissent de temps en temps, en fonction de nouvelles conditions, une réorganisation, une réinscription* ». <sup>37</sup>

Dans ce qu'il nomme hystérie de défense, Freud affirme que les symptômes surviennent « *par le mécanisme psychique de la défense (inconsciente), c'est-à-dire par la tentative de refouler une représentation inconciliable qui était entrée dans une opposition pénible avec le moi du malade*<sup>38</sup>. » Ces représentations inconciliables « se développent principalement sur le terrain de l'expérience et des sensations sexuelles<sup>39</sup> », et seraient alors liée à un événement traumatique qui appartient à la première enfance et dont le « contenu doit consister en une irritation effective des organes génitaux (processus ressemblant au coït)<sup>40</sup> ». La prévalence de l'hystérie féminine pourrait ainsi s'expliquer par le fait que la « *passivité sexuelle en des temps présexuels*<sup>41</sup> » serait le plus souvent rencontrée par les jeunes filles.

Dans « Esquisse d'une psychologie scientifique », Freud fera état du cas d'Emma pour illustrer ce « traumatisme en deux temps » et sera l'occasion de développer théoriquement la notion du refoulement hystérique.

Rappelons les faits : Emma est incapable d'entrer seule dans un magasin. Elle s'explique cette impossibilité par un souvenir qui date de ses 12 ans. Ayant pénétré dans une boutique, elle aperçut deux vendeurs qui riaient. Au moment où elle les vit s'esclaffer, elle fut saisie d'un effroi et se précipita hors du magasin. Elle se souvint avoir pensé, à ce moment, que les deux riaient de ses vêtements. L'événement, tel quel, paraît incompréhensible et incohérent et les associations liées à l'événement traumatique n'expliquent ni cette contrainte, ni la détermination du symptôme phobique. Mais l'analyse ramène à la conscience d'Emma un autre souvenir, dont elle ne se souvenait pas au moment de la première scène. A l'âge de 8 ans, elle était entrée deux fois dans la boutique d'un épicier pour y acheter des sucreries et le marchand lui pinça l'organe génital à travers ses vêtements. ». La patiente fit elle-même observer que le « *lien associatif entre les deux scènes était fourni par le rire : « celui des deux commis lui avait rappelé le sourire grimaçant dont le marchand avait accompagné son geste*<sup>42</sup> ».

Ainsi, la Scène la plus tardive provoque « *un affect que l'incident lui-même n'avait pas suscité*<sup>43</sup> », et le souvenir refoulé ne s'est transformé qu'après coup en traumatisme.

---

<sup>36</sup> Sigmund Freud, Les psychonévroses de défense, *Névrose, psychose et perversion*, tr. fr. J. Laplanche, Paris, puf, 1973, p 2

<sup>37</sup> Sigmund Freud, *Lettres à Wilhelm Fliess. 1887-1904*, édition complète, Paris, puf, 2006, p 129

<sup>38</sup> Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense, *Névrose, psychose et perversion*, tr. fr. J. Laplanche, Paris, puf, 1973, p 61

<sup>39</sup> Ibid, p62

<sup>40</sup> Ibid, p 62

<sup>41</sup> Ibid, p 62

<sup>42</sup> Sigmund Freud, *Esquisse d'une psychologie*, Erès Collection Scripta, 2011, 187 p.37

<sup>43</sup> Ibid, p 38

Ce serait alors, nous dit Freud, « *Les changements provoqués par la puberté (qui) ont rendu possible une compréhension nouvelle des faits remémorés* <sup>44</sup> »

L'émotion banale de nature non sexuelle qui avait causé l'écllosion de la maladie conduisent ainsi, grâce à l'analyse, à des événements vécus appartenant à l'enfance du malade et concernant sa vie sexuelle : « *L'hystérie constituerait alors l'expression d'un comportement particulier de la fonction sexuelle de l'individu et ce comportement aurait été fortement déterminé par les premières influences et expériences vécues dans l'enfance* <sup>45</sup> ». Pour Freud, à ce moment de son élaboration, l'hystérie est alors déterminée par un « *incident sexuel primaire survenu avant la puberté et qui a été accompagné de dégoût et d'effroi* » <sup>46</sup> et semble toujours « *davantage résulter de la perversion du séducteur ; l'hérédité s'ensuit d'une séduction par le père. Il s'établit ainsi un échange entre les générations : Première génération : perversion ; Deuxième génération : hystérie, qui est ensuite stérile* <sup>47</sup>. » Dans la même perspective, la cause de la névrose obsessionnelle est également rapportée par Freud à un « *choc sexuel présexuel* », antérieur à la puberté, mais survenu à un âge un peu plus tardif et accompagné, au lieu de l'effroi, d'une « *volupté sexuelle présexuelle* » qui se transformera ultérieurement en sentiment de culpabilité <sup>48</sup>.

« *Si nous ne considérons pas ces traumas sexuels de l'enfance, nous ne pouvons, ni élucider les symptômes, ni comprendre leurs déterminismes, ni prévenir leurs réapparitions. Ainsi l'incomparable signification des vécus sexuels pour l'étiologie des psychonévroses semblait être, sans aucun doute, établie et cette donnée est, jusqu'à nos jours, restée un des principaux piliers de la théorie* <sup>49</sup> ».

### **c. L'abandon de la neurotica**

Il faudra attendre 1897 avant que Freud n'abandonne l'hypothèse que la névrose aurait pour origine un abus sexuel réel (un "attentat" comme il le nomme) et fasse entrer dans ses conceptions la découverte du fantasme et la reconnaissance de la réalité psychique.

« *Je surestimais la fréquence de ces événements (par ailleurs indubitables), ceci d'autant plus, qu'à cette époque, je n'étais pas en mesure de distinguer avec certitude les traces des déroulements réels des faits, des souvenirs d'enfance trompeurs des hystériques* <sup>50</sup> ».

---

<sup>44</sup> Ibid, p 38

<sup>45</sup> S. Freud, « Mes avis sur le rôle de la sexualité dans l'étiologie des névroses » (1905), dans *Résultats, idées, problèmes*, Paris, puf, 1984, p 75

<sup>46</sup> Sigmund Freud, *Lettres à Wilhelm Fliess. 1887-1904*, édition complète établie par Jeffrey Moussaïeff Masson, Paris, puf, 2006, p 184

<sup>47</sup> Sigmund Freud, *Lettres à Wilhelm Fliess. 1887-1904*, édition complète établie par Jeffrey Moussaïeff Masson, Paris, puf, 2006, p 270

<sup>48</sup> Ibid, p 213

<sup>49</sup> S. Freud, « Mes vues sur le rôle de la sexualité dans l'étiologie des névroses » (1905), dans *Résultats, idées, problèmes*, Paris, puf, 1991, p 116

<sup>50</sup> S. Freud, « Mes vues sur le rôle de la sexualité dans l'étiologie des névroses » (1905), dans *Résultats, idées, problèmes*, Paris, puf, 1991, p 116

Ce n'est ainsi, en effet, qu'avec l'abandon de sa neurotica, dite théorie de la séduction, élaborée entre 1895 et 1897, que Freud put distinguer « *les souvenirs illusoires des hystériques concernant leur enfance des traces des événements réels, et ramener le fantasme de séduction à une tentative de défense contre le souvenir de l'activité sexuelle propre* »<sup>51</sup>.

« *Avec cet éclaircissement, cédait l'insistance sur l'élément traumatique dans le vécu sexuel infantile et restait alors l'idée que l'activité infantile sexuelle (peu importe si elle est spontanée ou provoquée) indiquerait la direction que prendrait la vie sexuelle future après la maturité.* »<sup>52</sup>.

L'affirmation est d'une portée considérable car elle conclut fermement à la primauté du fantasme sexuel sur la réalité de la scène de séduction. Quand bien même la séduction conservera toujours, pour Freud, une certaine importance étiologique, cela le mènera pourtant à déplacer plus encore la problématique de la sexualité du champ de la biologie à celui du psychisme.

Sur cette période, lors de son travail d'auto-analyse, se mettent en place peu à peu les thèmes majeurs que sont le complexe d'Œdipe, la sexualité infantile et l'interprétation psychanalytique des rêves.

Jusqu'à-là réservant une place essentielle au père pour aborder l'étiologie des névroses, Freud, au détour d'un souvenir d'enfance, donne au personnage de la mère un rôle nouveau. Dans une lettre à Fliess, en octobre 1897<sup>53</sup>, Freud évoque cette scène : « *J'ai découvert que plus tard (entre 2 ans et 2 ans et demi) ma libido s'était éveillée et tournée vers matrem, cela à l'occasion d'un voyage de Leipzig à Vienne que je fis avec elle au cours duquel je pus sans doute la voir toute nue.* »

Cet amour sensuel éprouvé précocement pour sa mère s'accompagnait, reconnaît-il, d'une jalousie envers son père. D'où, remarque-t-il, la force saisissante du mythe d'Œdipe<sup>54</sup>.

#### **d. Le rêve**

En 1899, paraît l'interprétation des rêves. S'il annonce plus encore la question de la pulsion, il n'en propose pas encore la conceptualisation directe. Il permet toutefois de reposer les bases d'un appareil psychique, propre à rendre compte des phénomènes rencontrés dans la névrose, comme du fonctionnement de l'être humain.

---

<sup>51</sup> Freud S., « Mes vues sur le rôle de la sexualité dans l'étiologie des névroses » (1905), *Résultats, idées, problèmes*, Paris, PUF, 1991, p.117.

<sup>52</sup> Ibid, p 117

<sup>53</sup> Sigmund Freud, *Lettres à Wilhelm Fliess. 1887-1904*, édition complète établie par Jeffrey Moussaïeff Masson, Paris, puf, 2006, p 339

<sup>54</sup> Le 15 octobre 1897 Freud écrit à Wilhem Fliess : « J'ai trouvé en moi comme partout ailleurs, des sentiments d'amour envers ma mère et de jalousie envers mon père, sentiments qui sont je pense, communs à tous les jeunes enfants, même quand leur apparition n'est pas aussi précoce que chez les enfants rendus hystériques (d'une façon analogue à celle de la romantisation de l'origine chez les paranoïaques-héros fondateurs de religions. Chaque auditeur fut un jour en germe, en imagination, un Œdipe et s'épouvante devant la réalisation de son rêve transposé ». Sigmund Freud, *Lettres à Wilhelm Fliess. 1887-1904*, édition complète établie par Jeffrey Moussaïeff Masson, Paris, puf, 2006, p 344

Si la saisie de la question sexuelle reste encore hésitante, en ce qui concerne son étiologie, la théorie freudienne du rêve posera pourtant le désir, et notamment le désir sexuel infantile inconscient, comme moteur du rêve. Comme le dit Freud : « *Le rêve est en somme une régression au plus ancien passé du rêveur, comme une reviviscence de son enfance, des motions pulsionnelles qui ont dominé celles-ci, des modes d'expression dont elle a disposé* <sup>55</sup> ».

Il souligne alors que beaucoup de rêves qui ne semblent pas à première vue renfermer des préoccupations érotiques se réduisent pourtant, grâce au travail d'interprétation, à une réalisation du désir sexuel. Le rêve, malgré le caractère incompréhensible ou innocent du contenu manifeste, est régulièrement la représentation des désirs érotiques refoulés.

« *Rappelons qu'il n'est pas de tendances qui aient été mieux refoulées et combattus en nous par la morale et la civilisation, que les tendances sexuelles* <sup>56</sup> » nous dira Freud.

Et concernant la sexualité dite infantile, ce sont bien les « *désirs sexuels refoulés chez l'enfant (qui) deviendront plus tard les ressorts multiples et puissants de la formation des rêves adultes* <sup>57</sup> ».

Il donne l'exemple d'un rêve : Un jeune homme de 27 ans, gravement atteint depuis un an, fait part à Freud d'un rêve, accompagné d'une angoisse très pénible, qu'il a eu fréquemment entre 11 et 13 ans : Il est poursuivi par un homme avec une hache, il voudrait courir, mais il est comme paralysé et ne peut bouger. Les premières associations le renvoient tout d'abord à l'agression subie par son oncle sur la même période et au fait de s'être blessé la main avec une hachette peu de temps avant. La suite des associations le conduit ensuite sur le souvenir de la maltraitance qu'il faisait subir à son frère cadet, et notamment une scène particulièrement violente, où il le frappa à la tête de telle façon que l'enfant saigna. Brusquement, un souvenir de sa neuvième année surgit dans sa conscience : alors qu'il feignait de dormir, il entendit bientôt des soupirs et d'autres bruits provenant du lit parental qui l'effrayèrent. Non seulement sa pensée faisait état d'une analogie entre les relations de ses parents et son agressivité envers son jeune frère. Mais le fait qu'il avait souvent remarqué du sang dans le lit de sa mère constituait une preuve de la violence de la scène. Et Freud de conclure : « *Que le commerce sexuel des adultes frappe les enfants et leur donne de l'angoisse, c'est un fait d'expérience quotidienne. J'explique cette angoisse par une excitation sexuelle qui échappe à leur intelligence et qui, de plus, est repoussée parce que les parents s'y trouvent mêlés* <sup>58</sup> ».

Bien que Freud réaffirme dans cet ouvrage sa certitude quant au fait que « *seules les impulsions de désir sexuelles infantiles qui ont été refoulées (...) peuvent donc être les forces pulsionnelles des symptômes névropathiques* <sup>59</sup> », le livre sur l'interprétation des rêves peine à assigner encore une place encore affirmée à la sexualité : « *Si je*

---

<sup>55</sup> S. Freud, L'Interprétation des rêves, PUF, 1996, p 467

<sup>56</sup> S. Freud, le rêve et son interprétation, Gallimard, 1925, p 60

<sup>57</sup> S. Freud, le rêve et son interprétation, Gallimard, 1925, p 61

<sup>58</sup> S. Freud, L'Interprétation des rêves, PUF, 1996, p 469

<sup>59</sup> S. Freud, L'Interprétation des rêves, PUF, 1996, p 515

*n'ai pas traité à fond le rôle des représentations sexuelles dans le rêve et si j'ai évité d'interpréter des rêves à contenu ouvertement sexuel, (...) Mon seul motif a été qu'il fallait, pour expliquer les rêves sexuels, s'enfoncer dans les questions encore obscures des perversions et de la bisexualité ; j'ai donc mis tout cela de côté ».<sup>60</sup>*

C'est qu'un pas était encore nécessaire. Et ce sera avec l'appui conceptuel de la pulsion que Freud va pouvoir transformer non seulement la place de la sexualité dans la théorisation, mais aussi donner une impulsion nouvelle à l'investigation psychanalytique.

## **II. Pulsion et sexualité**

### **a. But et objet de la pulsion**

Ce ne sera donc véritablement qu'à partir de 1905, avec notamment les trois essais sur la sexualité, que Freud va développer la notion de libido, posera les principes fondateurs de la théorie des pulsions, et affirmera clairement sa thèse d'une vie sexuelle infantile et de son rôle majeur dans le développement de la vie sexuelle et psychique ultérieure.

Mais quelle est-elle alors cette pulsion avec laquelle Freud ouvre cette nouvelle étape dans l'investigation psychanalytique ? Il la définira comme suit : la pulsion est : « *le représentant psychique d'une source endosomatique de stimulations s'écoulant de façon continue, par opposition à la stimulation produite par des excitations sporadiques et externes*<sup>61</sup> ». « Les pulsions sont donc à la limite du domaine psychique et physique<sup>62</sup> » et doivent être considérées comme mesure du travail demandé à la vie psychique.

Dans les trois essais, Freud entend donner à la question de la sexualité une portée différente de ces « *représentations tout à fait arrêtées sur la nature et sur les propriétés de cette pulsion sexuelle*<sup>63</sup> » que soutient habituellement l'opinion populaire.

Cette fois-ci, la pulsion sexuelle est avancée justement pour se démarquer de la question de l'instinct, tel qu'il se trouve chez l'animal, ou du besoin, comme pour la faim. Et, dans le cadre ainsi défini, ce qui différencie radicalement la pulsion sexuelle humaine, c'est le fait que son objet et son but ne sont pas fixés d'avance.

« *La nature de la pulsion sexuelle est éclairée par le fait qu'elle autorise une si grande variation et une telle dépréciation de son objet, chose que la faim, qui tient à son objet avec bien plus d'énergie, ne tolérerait que dans le plus extrême des cas*<sup>64</sup> ».

Cette distinction entre pulsion sexuelle, objet sexuel et but sexuel va ainsi permettre à Freud d'analyser toutes les variantes de la sexualité humaine et de modérer les catégories ce qui était jusque-là apprécié comme étant normal ou pathologique.

---

<sup>60</sup> S. Freud, *L'Interprétation des rêves*, PUF, 1996, note de bas de page, p 515

<sup>61</sup> Freud S., 1905, *Les trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 2004, p.83

<sup>62</sup> FREUD, S., (1915), *Pulsions et destins des pulsions in Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968, p. 17

<sup>63</sup> Freud S, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2004, p 56

<sup>64</sup> Freud S, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2004, p 55

S'éloignant des hypothèses appuyées sur les notions de l'innéité ou de la dégénérescence, Freud constate que « *Nous nous sommes représenté le rattachement de la pulsion sexuelle à l'objet sexuel comme un lien trop intime.* <sup>65</sup> » « *Nous sommes donc obligés de concevoir de manière plus souple la connexion entre la pulsion et son objet. La pulsion sexuelle est indépendante de son objet et elle ne doit pas son apparition aux attraits qui émanent de lui*<sup>66</sup>. »

La pulsion sexuelle existe donc en elle-même et si elle est une notion qui peut être utilisée pour comprendre l'énergie psychique liée à la sexualité, elle ne préjuge pas, pour autant, du choix de l'objet. Pour nombre d'individu, en effet, note Freud, « *le genre et la valeur de l'objet sexuel sont relegués à l'arrière-plan*<sup>67</sup> ». Et Freud de noter que, d'ailleurs, alors qu'« *aujourd'hui nous mettons essentiellement l'accent sur l'objet de la pulsion, dans le monde antique, l'accent était mis sur la pulsion elle-même* <sup>68</sup>».

### **b. Sexualité normale, perversion et névroses**

Et ce sera en prenant appui sur les perversions que Freud va asseoir une nouvelle approche de la sexualité. Et il nous suffit, nous dira-t-il, de considérer la question des pratiques préliminaires dans le cadre d'une sexualité réputée normale, c'est-à-dire prenant comme but l'accouplement, pour nous convaincre que ces « *pratiques préliminaires portent en elles ce que l'on repère déjà des « germes dont le développement conduit aux aberrations que l'on a décrites sous le nom de perversions*<sup>69</sup> ». Toucher, regarder, mais aussi la pratique du baiser, par exemple, sont ainsi les signes permettant de rattacher les perversions à la vie sexuelle normale. « *Aucun bien-portant ne laisse probablement de joindre au but sexuel normal un supplément quelconque que l'on peut qualifier de pervers, et ce trait général suffit en lui-même à dénoncer l'absurdité d'un emploi réprobateur du terme de perversion* <sup>70</sup>».

« *La disposition à la perversion n'est pas quelque chose de rare et d'exceptionnel, mais est partie intégrante de la constitution normale* ». <sup>71</sup>

Pourtant, des forces psychiques semblent, note Freud, reléguer certaines orientations pulsionnelles à l'intérieur de limites plus acceptables conventionnellement : la pudeur, le dégoût, les aspirations idéales esthétiques ou encore la moralité semblent ainsi agir comme des résistances pour endiguer le développement de la sexualité humaine. « *La pulsion sexuelle est ainsi soumise à des forces qui apparaissent au moment voulu, comme spontanément, au signal de l'éducation et de différentes influences et des inhibitions psychiques, effets par exemple, des interdits posés par la culture ou encore par l'autorité morale et religieuse*<sup>72</sup> ».

On retrouve ces mêmes forces délimitant l'orientation de la pulsion, nous dit Freud, au cœur même des symptômes névrotiques : « *C'est la composante sexuelle du conflit*

---

<sup>65</sup> Freud S., 1905, *Les trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 2004, p.54

<sup>66</sup> Freud S., 1905, *Les trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 2004, p.54

<sup>67</sup> Freud S., 1905, *Les trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 2004, p.56

<sup>68</sup> Freud S., 1905, *Les trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 2004, p.56

<sup>69</sup> Freud S., 1905, *Les trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 2004, p.57

<sup>70</sup> Freud S., 1905, *Les trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 2004, p.73

<sup>71</sup> Freud S., 1905, *Les trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 2004, p.61

<sup>72</sup> Freud S., 1905, *Les trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 2004, p.78

*(entre la poussée de la pulsion et la résistance opposée par le refus de la sexualité) qui a entraîné la maladie en privant les processus psychiques de leur liquidation normale<sup>73</sup> ». La névrose se caractérise ainsi par « un refoulement sexuel qui dépasse la mesure normale », en frappant non pas la « pulsion sexuelle normale dans son ensemble, mais l'une de ses composantes, anormale, de sorte que les symptômes se constituent par conversion d'une composante refoulée qui est ainsi écartée de la conscience<sup>74</sup>».*

Relevant que les symptômes névrotiques non seulement ne naissent pas au détriment de la pulsion sexuelle dite normale, mais qu'au contraire, ils constituent l'expression convertie de pulsions que l'on qualifierait de perverses si elles pouvaient s'exprimer dans des fantasmes ou des actes, Freud affirme donc que « *la névrose est le négatif de la perversion<sup>75</sup>* ». Le fantasme pervers est inconscient dans la névrose, il est conscient dans la perversion.

L'approche de la sexualité par l'étude des perversions amène Freud à décomposer la pulsion sexuelle en ce qu'il va nommer les pulsions partielles. Freud met ainsi à découvert que les différentes composantes de la pulsion sexuelle « *sont nombreuses, émanent de multiples sources organiques, commencent par agir d'abord indépendamment les unes des autres et ne se combinent qu'ultérieurement, du fait d'une synthèse plus ou moins parfaite<sup>76</sup>* ». Ainsi, la pulsion sexuelle « *n'est pas faite d'une seule pièce, mais est assemblée à partir de composantes qui se détachent à nouveau d'elle dans les perversions<sup>77</sup>* ».

### **c. Sexualité infantile**

Et c'est chez l'enfant, dans ce qu'il nommera sexualité infantile, que Freud va donc retrouver les conditions qui justifient l'organisation de la sexualité humaine.

*« Détachée des organes génitaux la sexualité a l'avantage de nous permettre de subsumer l'activité sexuelle des enfants et des pervers sous le même point de vue que celle des adultes normaux<sup>78</sup> ».*

Et, voilà encore un drôle d'oiseau auquel Freud fait mention à partir de ce moment-là : un enfant pervers polymorphe devenu la figure de proue du champ ainsi nouvellement défini de la conceptualisation psychanalytique.

La libido de l'enfant est dite ainsi polymorphe, parce qu'elle est le fait de pulsions partielles qui prennent naissance de différentes parties du corps. La sexualité met ainsi en jeu des zones corporelles qui ne sont pas seulement les zones génitales, mais qui peuvent être toutes les ouvertures du corps, les organes des sens, ou encore la surface sensible de la peau. Le but le plus prochain de la pulsion est l'apaisement de l'excitation comme satisfaction obtenue au niveau même de la zone érogène. Les pulsions partielles liées aux zones érogènes entraînent un plaisir d'organe, ceci bien

---

<sup>73</sup> Freud S., 1905, *Les trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 2004, p.79

<sup>74</sup> Freud S., 1905, *Les trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 2004, p.74

<sup>75</sup> Freud S., 1905, *Les trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 2004, p.80

<sup>76</sup> S. Freud, *Métapsychologie, Les pulsions et leurs destins*, Paris, Gallimard, 1986, p 33

<sup>77</sup> Freud S., 1905, *Les trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 2004, p 75.

<sup>78</sup> Freud, *Freud présenté par lui-même*, Folio, 1987, p 75

avant que les organes génitaux ne soient eux-mêmes investis et que l'on puisse alors évoquer ce qui est de l'ordre du plaisir sexuel.

Ainsi issues de zones érogènes diverses, les motions sexuelles de l'enfance ne peuvent être que perverses en elles-mêmes. La perversion n'est rien d'autre, en effet, qu'une déviation, pouvant épouser des modalités diverses, par rapport à l'acte sexuel « normal », déviation apportant dès lors un plaisir atypique.

Et c'est la notion d'étayage qui va permettre à Freud de faire le lien entre le somatique, le besoin, qu'il nomme pulsion d'autoconservation, et la pulsion sexuelle qui y prend appui. « *L'activité sexuelle s'étaye tout d'abord sur une des fonctions servant à la conservation de la vie et ne s'en affranchit que plus tard* <sup>79</sup> ». Les pulsions partielles se constituent donc chez l'enfant par érotisation des fonctions du besoin. C'est donc à l'occasion de l'accomplissement d'une fonction que l'enfant découvre le plaisir : au tout début, par exemple, il ne trouve ainsi qu'une « prime de plaisir » dans la succion, à partir de l'assouvissement de la faim, mais rapidement le plaisir est recherché pour lui-même. La succion, excluant la finalité alimentaire et source d'un plaisir voluptueux, est considérée par Freud comme le prototype des manifestations sexuelles infantiles et le modèle de la satisfaction sexuelle autour de quoi s'ordonneraient toutes les formes de satisfaction que peut espérer l'être humain.

Ainsi, à propos du suçotement, il dira : « *Quand on a vu l'enfant rassasié abandonner le sein, retomber dans les bras de sa mère et les joues rouges, avec un sourire heureux, s'endormir, on ne peut manquer de dire que cette image reste le modèle et l'expression de la satisfaction sexuelle qu'il connaîtra plus tard* ». <sup>80</sup>.

Le même processus se répétera sur d'autres parties du corps, notamment la zone anale. La zone du corps n'aura été à chaque fois que l'occasion d'obtenir du plaisir, celui-ci s'affranchissant aussitôt de la fonction. <sup>81</sup> La sensation de satisfaction est alors obtenue par la stimulation externe de la zone érogène.

Freud posera dans un premier temps que la sexualité infantile ne connaît encore aucun « objet sexuel ». Le fonctionnement de l'enfant se trouve alors marqué fondamentalement par un « auto-érotisme », où c'est son corps propre qui est source de satisfaction. La sexualité infantile n'est dirigée vers personne d'autre que l'enfant lui-même. « *Les manifestations des tendances sexuelles peuvent être reconnues dès le début, mais dans leurs tout premiers commencements elles ne sont encore dirigées sur aucun objet extérieur. Chacune des tendances dont se compose la sexualité travaille pour son compte, recherche le plaisir sans se préoccuper des autres et trouve sa satisfaction sur le propre corps de l'individu. C'est la phase de l'autoérotisme* » <sup>82</sup>. Il ajoutera que « *L'activité autoérotique des zones érogènes est la même pour les deux sexes et, en raison de cette concordance, la possibilité d'une différence des sexes,*

---

<sup>79</sup> Freud S., 1905, *Les trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 2004, p.105

<sup>80</sup> Freud S, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2004, p. 74.

<sup>81</sup> Notons que, si le plaisir est recherché à travers des substituts à ce qui a constitué la première satisfaction (le pouce dans le suçotement, par exemple) il a néanmoins fallu, pour que cette répétition soit nécessaire, « qu'une satisfaction ait été vécue auparavant. » (Freud S, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2004, p 109). Il faut donc une première satisfaction réelle pour qu'une satisfaction ultérieure puisse être recherchée, soit de façon hallucinatoire, soit de façon déplacée.

<sup>82</sup> Freud S, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2004, p. 161



*telle qu'elle se met en place après la puberté, est supprimée pour la durée de l'enfance*<sup>83</sup> ».

Il conviendra pourtant, dès la toute petite enfance, d'« un travail préparatoire<sup>84</sup> » de la découverte de l'objet sous le versant psychique, avançant ainsi qu'à la puberté, « *la découverte de l'objet est à vrai dire une redécouverte !* »<sup>85</sup>.

Plus tardivement, il intégrera la nécessité de distinguer dans cette phase de l'autoérotisme la phase du narcissisme<sup>86</sup>, qui correspond au moment où « *les tendances sexuelles, qui étaient indépendantes les unes des autres, se réunissent en une seule et sont dirigées vers un objet, lequel, d'ailleurs, n'est pas encore un objet extérieur, étranger à l'individu, mais le propre moi de celui-ci qui, à cette époque, se trouve déjà constitué* »<sup>87</sup>. L'introduction du narcissisme en 1920 va alors amener Freud à réviser la question de la dualité pulsionnelle, jusque-là opposant les pulsions du moi (ou d'autoconservation) aux exigences de la sexualité, en introduisant l'investissement nécessaire à la vie subjective et ce qu'il nommera les « pulsions d'objet »<sup>88</sup>.

#### **d. Les stades de la sexualité infantile**

Dès 1915, Freud proposera l'organisation de cette sexualité infantile, principalement liée aux zones érogènes orale et anale, sous la forme de stades libidinaux, qu'il nommera pré-génital, c'est-à-dire des temps d'« *organisation de la vie sexuelle dans lesquelles les zones génitales n'ont pas encore pris leur rôle prédominant* »<sup>89</sup>. On retrouve ainsi la phase orale, qualifiée également de cannibalique, où le but sexuel réside dans « *l'incorporation de l'objet, prototype de ce qui se jouera plus tard en tant qu'identification, un rôle psychique si important* »<sup>90</sup> et la phase anale, nommée sadique-anale, où c'est le temps, notamment de l'opposition entre l'actif et le passif dont la polarité masculin-féminin va s'affirmer peu à peu.

Mais Freud note aussi que l'évolution de la sexualité infantile se fait également en fonction des recherches sexuelles de l'enfant, au cours desquelles il échafaude toute une série de théories qui sont pour lui autant de réponses plus ou moins satisfaisantes

---

<sup>83</sup> Suite : « Eu égard aux manifestations sexuelles autoérotiques et masturbatoires, on pourrait formuler la thèse suivante : la sexualité des petites filles a un caractère entièrement masculin. Bien plus, si l'on était capable de donner un contenu plus précis aux concepts de "masculin et féminin", il serait même possible de soutenir que la libido est, de façon régulière et conforme à des lois, de nature masculine, qu'elle se manifeste chez l'homme ou chez la femme, et abstraction faite de son objet, que celui soit homme ou bien femme ». (Freud S, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2004, p161).

<sup>84</sup> Freud S, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2004, p 164

<sup>85</sup> Objet perdu « à l'époque où il devint possible à l'enfant de former la représentation globale de la personne à laquelle appartenait l'organe qui lui procurait la satisfaction » (Freud S, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2004, p 165)

<sup>86</sup> Pour Freud, la question de l'objet, dans le temps de la relation, se déclinerait en trois temps : un temps anobjectal, qui est le temps du narcissisme primaire ; un temps de l'objet, qui contient l'avec l'objet et la tendance vers l'objet ; et le troisième temps, le temps du primat du génital qui est le temps de la relation à l'objet d'amour, lui-même contenant deux subdivisions temporelles : l'amour sexuel phallique et l'amour sexuel génital. On dirait qu'il y a une corrélation entre le monde de l'objet et le temps du sujet ; pour l'auto-érotisme, l'objet n'est qu'un objet interne, celui qui est incorporé. Pour le narcissisme, l'objet est l'objet du désir et, au temps de la réunification des pulsions, l'objet est objet d'amour sexuel.

<sup>87</sup> S. Freud, *Totem et tabou*, payot, 2004, p 137

<sup>88</sup> S. Freud, *Totem et tabou*, payot, 2004, p 69

<sup>89</sup> Freud S, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2004, p 128

<sup>90</sup> Freud S, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2004, p 128

aux questions qu'il se pose quant au mystère de la naissance ou encore la nature des rapports sexuels. Cette curiosité sexuelle engendrée par le plaisir obtenu par l'enfant au niveau des zones érogènes se trouve très tôt polarisées sur la sphère génitale.

Au premier rang de ces théories, il y a celle « *d'attribuer un pénis à tous les humains, y compris les êtres féminins*<sup>91</sup> » car, pour le petit garçon, « *il est impossible d'accorder le manque d'un tel organe avec la représentation de ces autres personnes* <sup>92</sup> ». Ainsi, le petit Hans, alors âgé de 4 ans et assistant au bain de sa petite sœur de 6 mois, dira : « *Son fait-pipi est encore petit* », et il ajoute : « *Mais elle grandira, et il deviendra plus grand*<sup>93</sup>. »

C'est donc la découverte de la différence des sexes qui sera l'expérience centrale par quoi le garçon et la fille accéderont à des positions différentes quant au sexe. Ces positions au regard de la différence des sexes ne sont donc pas liées à une libido qui soit spécifique à chaque sexe car, rappelons-le, pour Freud, « *il n'y a qu'une seule libido qui est mise au service de la fonction sexuelle aussi bien masculine que féminine*<sup>94</sup> ».

D'abord ignorée, cette absence est vécue ensuite, pour l'enfant, comme une punition non encore généralisée, où l'enfant imagine que seules des personnes féminines indignes, « *qui vraisemblablement se sont rendues coupables comme lui-même de motions défendues* » ont eu à subir ce châtiment. Mais, plus tard, « *lorsqu'il devine que seules les femmes peuvent enfanter, alors seulement la mère est elle aussi dessaisie du pénis, et parfois des théories très compliquées sont échafaudées pour expliquer l'échange du pénis contre un enfant. Dans tout cela l'organe génital féminin semble n'être jamais découvert.* »<sup>95</sup>.

« *Le manque de pénis est conçu, nous dira Freud, comme le résultat d'une castration et l'enfant se trouve maintenant en devoir de s'affronter à la relation de la castration avec sa propre personne*<sup>96</sup> ».

Cette découverte de la différence des sexes est dans un premier temps, chez Freud, orienté par le modèle de la sexualité du garçon et sert d'appui pour penser l'Œdipe et le complexe de castration pour les deux sexes. Pour la fille, cette question est alors abordée symétriquement à celle du garçon.

Pourtant, en 1923, Freud va substituer ce qu'il avait jusque-là appelé « le primat des organes génitaux », par le primat du phallus. Il posera comme un principe de l'évolution de la sexualité le primat de l'assomption phallique, ce qui fait de la possession ou non du phallus l'élément différentiel primordial dans l'organisation génitale des sexes. « *Pour les deux sexes, un seul organe génital, l'organe mâle, joue un rôle*<sup>97</sup> ». La symétrie entre garçon et fille, tant sur la question œdipienne que sur le rapport à la

---

<sup>91</sup> Freud S, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2004, p 19

<sup>92</sup> Freud S, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2004, p 19

<sup>93</sup> Freud S., « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans (Le petit Hans) (1909) », *Cinq psychanalyses*, Paris, puf, 1973, p. 100

<sup>94</sup> Freud, conférences d'introduction à la psychanalyse, « la féminité », Folio, 2010, p 176

<sup>95</sup> S. Freud, « L'organisation génitale infantile » (1923), dans *La vie sexuelle*, Paris, Puf, 1969, p. 114

<sup>96</sup> S. Freud, « L'organisation génitale infantile » (1923), dans *La vie sexuelle*, Paris, Puf, 1969, p. 114

<sup>97</sup> . Freud, « L'organisation génitale infantile » (1923), dans *La vie sexuelle*, Paris, Puf, 1969, p. 115

castration, vole alors en éclat, laissant le féminin en suspens, car, dans cette organisation sexuelle, « *il y a bien un masculin, mais pas de féminin*<sup>98</sup> », comme le constate Freud à la fin de l'article. « *L'opposition s'énonce ici : organe génital masculin ou châtre*<sup>99</sup> ». Ce sera ici le point de départ de toute l'élaboration freudienne sur les questions de sexualité féminine.

En conséquence, Freud évoque, après les phases pré-génitales, l'apparition, en « troisième lieu », de la « *phase phallique* »<sup>100</sup>. Avec cette proposition, Freud introduit le moment qui correspond à l'unification des pulsions partielles pré-génitales sous le primat des organes génitaux. Il nommera ce temps : « organisation génitale infantile ». Il correspond au point culminant du complexe d'Œdipe, qui marque le renoncement à la jouissance des premiers objets incestueux, l'ébauche du choix de l'objet d'amour, et du processus identificatoire, articulé au complexe de castration dans les deux sexes.

### **e. Génitalité, phase de latence et amnésie**

Le tournant de cette évolution sera donc, nous dira Freud, « *la subordination de toutes les pulsions partielles au primat des organes génitaux et, du même coup, la soumission de la sexualité à la fonction de procréation*<sup>101</sup> », c'est-à-dire l'accès à la sexualité adulte. La fin de ce cycle évolutif trouvera sa forme définitive dans la vie sexuelle de l'adulte, « *qui sera marquée des traits qui auront singularisé le cours de cette évolution* »<sup>102</sup>. « C'est seulement quand le développement à l'époque de la puberté s'achève, que la polarité sexuelle coïncide avec masculin et féminin »<sup>103</sup>. Mais cette acmé, cet idéal du développement libidinal nécessite encore un temps spécifique, le temps, propice au refoulement, dit « période de latence ».

Période qui s'interpose entre infantile et pubertaire, entre « floraison précoce de la vie sexuelle infantile » et génitalité adulte, la phase de latence marque une coupure dans cette organisation en deux temps de la sexualité humaine<sup>104</sup> :

« *La première poussée (de la libido) commence entre deux et cinq ans, puis elle est arrêtée par une période de latence qui peut même provoquer une régression. Elle est caractérisée par la nature infantile des buts sexuels. La deuxième poussée commence à la puberté, et détermine la forme définitive que prendra la vie sexuelle*<sup>105</sup> ».

---

<sup>98</sup> . Freud, « L'organisation génitale infantile » (1923), dans *La vie sexuelle*, Paris, Puf, 1969, p. 116

<sup>99</sup> Ibid, p 116

<sup>100</sup> Freud S, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2004, p 130.

<sup>101</sup> S. Freud, XXI<sup>e</sup> conférence d'introduction à la psychanalyse, « Évolution de la libido et organisations sexuelles », dans *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, coll. « NRF », 1999, p. 417.

<sup>102</sup> Troisième essai : « Les transformations de la puberté », Freud S, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2004, p. 151

<sup>103</sup> S. Freud, « L'organisation génitale infantile » (1923), dans *La vie sexuelle*, Paris, Puf, 1969, p116 : « *Le masculin rassemble le sujet, l'activité et le pénis, ; le féminin perpétue l'objet et la passivité* »

<sup>104</sup> Sans doute pourra-t-on reconnaître ici l'importance de la notion d'après-coup dans la théorie freudienne, et notamment dans la théorie du trauma, où un temps de latence est, de la même manière, nécessaire.

<sup>105</sup> (Freud S, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2004, p. 181).

Pendant cette période, la sexualité infantile à disposition perverse polymorphe cède au refoulement :

*« J'entends par là la singulière amnésie qui dissimule à la plupart des hommes (pas à tous !) les six ou huit premières années de leur enfance. Il ne nous est pas encore venu à l'esprit de nous étonner de l'existence de cette amnésie. Nous avons pourtant des raisons de croire qu'à aucune autre période de la vie, elle [notre mémoire] ne sera mieux capable d'enregistrer et de reproduire que précisément pendant les années d'enfance. Il ne peut donc en aucun cas s'agir d'une réelle disparition des impressions d'enfance, mais d'une amnésie analogue à celle que nous observons chez les névrosés pour des événements vécus plus tardivement et dont la nature consiste en un simple maintien de ces impressions à l'écart de la conscience (refoulement) »<sup>106</sup>.*

La production d'excitations sexuelles n'est pas suspendue mais est mise au service d'autres visées, notamment la formation des sentiments sociaux et l'édification des futures digues sexuelles, appuyée sur certaines contraintes liées à l'éducation. *« C'est ainsi que la prédisposition sexuelle perverse générale de l'enfance peut être considérée comme la source d'un certain nombre de nos vertus, dans la mesure où, par formation réactionnelle, elle donne le branle à leur élaboration »*<sup>107</sup>. Freud ajoutera toutefois qu'en réalité, même *« l'évolution conditionnée par l'organisme et fixée par l'hérédité peut parfois se produire sans aucune intervention de l'éducation »*<sup>108</sup>.

Ce temps, selon Freud, renferme donc *« une des conditions de l'aptitude de l'être humain à développer une culture supérieure, mais aussi de sa tendance à la névrose »*<sup>109</sup>.

La période de latence est donc cette phase nécessaire et préparatoire à l'épanouissement de la sexualité dont le mouvement va reprendre à la puberté. Son entrée se fait par le refoulement de la sexualité infantile, expliquant ainsi l'amnésie des premières années d'enfance, dite amnésie infantile, qui n'étant ni une abolition, ni une absence de fixation des souvenirs, est susceptible d'être levée. Freud voit d'ailleurs dans l'amnésie infantile la condition des refoulements ultérieurs et en particulier de l'amnésie hystérique<sup>110</sup> : la boucle est bouclée !

## **Conclusion :**

Et cette notion de boucle est sans doute ce qui caractérise le mieux la dynamique de l'élaboration freudienne de la sexualité. Il ne s'agit toujours, en effet, que de tourner

<sup>106</sup> Freud S, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2004, p 95-96.

<sup>107</sup> (Freud S, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2004, p190).

<sup>108</sup> L'explication hypothétique de la mise en jeu du processus de refoulement est la suivante : la sexualité infantile ne pouvant pas obtenir la pleine satisfaction sexuelle, l'excitation répétée des zones érogènes pourrait à la longue produire du déplaisir. *« Ces excitations sexuelles provoquées feraient ainsi entrer en jeu des contre-forces ou des réactions, qui, pour pouvoir réprimer efficacement ces sensations désagréables, établiraient les digues psychiques qui nous sont connues (dégoût, pudeur, morale). »* (Freud S, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2004, p 70).

<sup>109</sup> Freud S, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2004, p183)

<sup>110</sup> (Freud S, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2004, p 96).

autour d'un même point obscur, nourrissant toujours de nouvelles constructions et bousculant, par-là, les différents repères théoriques sans en invalider, pour autant, la portée d'aucun. En 1920, Freud donnera encore à la théorie des pulsions une nouvelle orientation, qui orientera encore autrement l'abord de la sexualité. Dans *Au-delà du principe de plaisir*, il proposera une nouvelle dualité : celle opposant « La libido de nos pulsions sexuelles, celle qui « coïncide avec l'éros des poètes et des philosophes qui maintient la cohésion de tout ce qui vit <sup>111</sup> », avec la pulsion de mort, qui vise, d'abord, au retour à l'inanimé et la déliaison. C'est cette nouvelle dualité, Eros et Thanatos, qui accompagnera Freud dans ses réflexions les dernières années de sa vie.

La lecture de Freud est difficile du fait des ambiguïtés, des hésitations, des imprécisions, des paradoxes ou des retournements, parfois, qui jalonnent son œuvre. Ces tâtonnements sont pourtant d'abord les signes d'une pensée exigeante et toujours en mouvement. S'astreindre à une lecture chronologique, comme nous l'avons fait ici, est indispensable pour essayer d'en saisir la logique mais la valeur d'une telle orientation est pourtant à relativiser tant les enchaînements théoriques sont d'abord de l'ordre d'un maillage. Nous avons essayé dans ce travail de reprendre quelques-unes de ces boucles, sachant par avance qu'il serait difficile de rendre compte du foisonnement intellectuel que cette question de la sexualité, telle que Freud l'a ouverte, peut susciter au sein de la psychanalyse, comme, et c'est bien là son apport majeur, la façon dont cette notion éclaire aujourd'hui le cœur de la société comme du sujet lui-même, son corps et même sa préhistoire. En créant le concept de libido, en l'instaurant comme représentant psychique de la pulsion sexuelle, Freud lie la sexualité humaine au langage et à la culture, montrant sa différence radicale avec l'instinct animal. A partir de cette pulsion qui caractérise le fonctionnement neurobiologique de l'être humain, il va y avoir une trajectoire, un mouvement pulsionnel, vers le monde représentationnel, vers la structuration du psychisme, vers l'humanisation. La pulsion nécessite d'en passer par l'autre, par les mots de l'autre, par le corps de l'autre : nous ne sommes pas faits, ainsi, d'autre chose que d'altérité.

La question posée par la sexualité, telle qu'a pu la dégager Freud, n'a aujourd'hui rien perdu de sa capacité à bousculer notre perception de nous-mêmes, comme de nos considérations sur le monde, à perturber nos plaisirs comme nos malaises.

Dans le *Vocabulaire de la psychanalyse* de Laplanche et Pontalis, à l'article « Désir », les auteurs préviennent qu' « *il y a, dans toute conception de l'homme, des notions trop fondamentales pour pouvoir être cernées*<sup>112</sup> ». Nous ferons nôtre cette remarque. Mais c'est bien de ne pas pouvoir être cernée absolument que la sexualité, au sens où l'entend la psychanalyse, continue encore aujourd'hui à susciter tant de travaux, féconde tant d'élaborations et soulève tant de critiques.

---

<sup>111</sup> S. Freud, *Au-delà du principe du plaisir*, PUF, « Quadrige, grands textes », 2010, p 52.

<sup>112</sup> J. Laplanche et JB. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, PUF, 2007, p 121